

# LE PASSE-TEMPS

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Littérature — Beaux-Arts — Musique — Biographies — Nouvelles

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

14, Rue Confort, 14

V. FOURNIER, directeur

SEUL VENDU DANS LES THÉÂTRES DE LYON

ABONNEMENTS

TROIS MOIS. . . . . 2' »  
SIX MOIS. . . . . 4' »  
UN AN. . . . . 8' »



## M. ERNEST REYER

COMPOSITEUR DE MUSIQUE



REYER (Louis-Etienne-Ernest REY dit), compositeur français, est né à Marseille le 1<sup>er</sup> décembre 1823. Il porte allègrement ses 68 ans, c'est un Marseillais de physionomie bien méridionale.

Les premières notions de musique lui furent données à l'école municipale de sa ville natale, enseignement bien élémentaire qui cependant suffit pour décider sa vocation et lui montrer la route qu'il devait suivre; pourtant, il faillit ne pas la prendre et rester toute sa vie bureaucrate; entré dans l'administration de l'Algérie il avait des loisirs qu'il employait à composer des mélodies dont quelques-unes furent appréciées. A cette époque le duc d'Aumale vint en Algérie; le jeune artiste écrivit une messe solennelle pour la cathédrale d'Alger, qui fut très remarquée et le fit connaître. Il vint à Paris; sa tante, M<sup>me</sup> Louise Farrène excellente musicienne, compléta son éducation artistique.

M. Reyer mit en musique une ode avec chœurs, écrite par Théophile Gautier, qui eut un grand succès à l'Opéra italien; dès lors il fut classé parmi les compositeurs hors concours.

Il donna en 1854, au Théâtre Lyrique, *Maître Wolfram*; en 1858, à l'Opéra, un ballet: *Sacoretala*; la *Statue* en 1861; *Erostrate*, à Bade, en 1862; puis, pendant 20 ans, il s'abstint d'affronter le public; ensuite, il fit paraître successivement *Sigurd*, dont la première représentation en France eut lieu à Lyon, et qui obtint à Paris un triomphe incontestable.

Sous peu, l'Opéra de Paris jouera: *Salambô* qu'il a tiré du célèbre roman de Flaubert et qui fut créé à Bruxelles avec beaucoup de succès. Ernest Reyer est depuis quelques jours commandeur de la Légion d'honneur. C'est, en outre, un critique distingué; il collabora aux *Débats*. Il est membre de l'Académie des Beaux-Arts depuis 1876, en remplacement de Félicien David.

## Sommaire

M. Ernest Reyer. . . . .	LA RÉDACTION
Causerie. . . . .	LUCIEN.
Subtiles chroniques: L'Art libre. . .	G DE MYRTE.
Nos Théâtres. . . . .	X.
La légende du Pêché originel. . . . .	X
Montpellier. . . . .	GIULO.
Fleurs d'Automne (Jean Sarrazin). . .	P. BATAILLE.
31 Décembre (poésie). . . . .	TROLLET.
Grand Cirque Casuani. . . . .	X.
La Grande Sœur. . . . .	J. BARANCY
L'Anigous. . . . .	GUILLAUMOT.
Bulletin financier. . . . .	X.

## CAUSERIE

À l'occasion du premier janvier on a vu reparaître dans quelques journaux des articles indignés contre l'usage des cartes de visite; mes confrères qui sont si forts en colère, voudraient qu'on supprimât cet échange de morceaux de carton, qui ne signifient rien, et qui — pour peu qu'on soit homme du monde et qu'on ait des relations — constituent non seulement un ennui mais encore un impôt onéreux dont profitent seuls la poste et les imprimeries.

Eh bien, je ne partage en aucune façon l'indignation de mes confrères. Je reconnais volontiers qu'il y a un abus; ainsi j'ai reçu, cette année — je ne plaisante en aucune façon — la carte de visite de mon concierge et de madame son épouse. J'ai trouvé — peut-être suis-je susceptible — ce procédé un peu familier, et je me suis borné à envoyer en échange de sa carte, mon étrenne habituelle à ce Monsieur du Cordon.

Mais si l'abus des cartes de visite est agaçant, l'usage a néanmoins du bon. J'ai reçu beaucoup de cartes — et j'ignore absolument pourquoi — de gens que je ne connais pas même de vue, mais dans le nombre des petites cartes amoncelées dans la coupe de chêne placée sur le bureau où j'écris, il est telle carte qu'il m'a été agréable de recevoir; c'est par exemple celle d'un vieil ami que les hasards de la destinée ont fait magistrat dans une de nos colonies françaises, et qui — dans son exil loin de la patrie s'est souvenu de l'ancien camarade de sa jeunesse et du beau temps où, débutant dans la carrière il se croyait appelé à devenir au moins conseiller à la cour de cassation, tandis que moi-même, débutant dans les lettres, je rêvais à un chef-d'œuvre, qui n'est pas encore venu. Le temps a soufflé sur ces naïves illusions et les a

fait s'évanouir en fumée, mais le souvenir en est bon et comme l'a dit un poète:

Si la jeunesse a l'espérance,  
La vieillesse a le souvenir.

Une autre carte qui ne manque jamais à ma collection est celle d'un pauvre diable qui, il y a vingt ans, m'écrivit, sans me connaître, qu'à bout de ressources il n'avait plus qu'à se brûler la cervelle si on ne lui tendait pas une main secourable. Je fus assez heureux — avec l'aide de quelques amis — pour lui procurer le secours dont il avait besoin. Remis d'aplomb, il reprit courage et il a conquis depuis, par son travail et son intelligence, une honorable position. Sa carte de visite m'arrive toujours des premières au début d'une année nouvelle. Elle ne porte aucune note manuscrite, mais je lis clairement sur le nom ces mots: « Je n'ai pas oublié », et on éprouve toujours une certaine satisfaction au souvenir d'avoir sauvé un de ses semblables de la misère, peut-être même du suicide.

Depuis quelques années, les fournisseurs se sont mis à envoyer des cartes de visite à leurs clients. Ce n'est pas si bête que cela paraît d'abord. N'est-ce pas un moyen poli et ingénieux à la fois de venir rappeler au payeur négligent qu'il a une facture en souffrance et qu'il serait bien aimable de l'acquitter?

Oui, je le répète, l'usage des cartes de visite a du bon, il ne faut pas en médire. Une simple carte au premier de l'an renoue parfois des relations, négligées on ne sait trop pourquoi et qui se seraient, à votre grand regret, rompues, si elle ne venait pas vous dire: « Pourquoi m'oubliez-vous? »

Je parlais plus haut de la carte de visite d'un magistrat d'une colonie française, vieux camarade qui a été vaincu dans le rude combat de la vie; mais j'ai d'autres amis qui, dans ce même combat, ont été des triomphateurs. L'un d'eux est devenu un personnage, un grand personnage, et il n'a pas oublié cependant celui qui fut autrefois son confrère et qui est resté un modeste journaliste de province. Chaque année, à la date du premier de l'an, il ne manque jamais — sans que je le provoque — de m'adresser sa carte. Elle ferait — si j'avais voulu — bonne figure à la glace de ma cheminée: mais elle est de celles qu'on met dans le reliquaire aux souvenirs.

C'est qu'il y a un peu à regretter dans les cartes de visite, c'est leur banalité absolue. A l'époque

— car l'usage n'en date pas d'hier — où elles étaient moins répandues, elles étaient assez souvent accompagnées d'illustrations rappelant la profession ou la situation; c'est ainsi, pour ne citer qu'un exemple, que la carte d'un nommé de Perchery, qui était maître de poste, représentait un char anti, ne traîné par des chevaux que l'amour excitait.

En fait de cartes illustrées, je n'en ai reçu que deux : celle de M. Rancy et celle de Sarrazin, le poète aux olives.

Sur la carte de M. Rancy, le nom est surmonté d'un quadrigé. C'est bien là les armes parlantes d'un directeur de cirque qui doit sa réputation et sa fortune aux chevaux. Sur la carte de Sarrazin, le nom est surmonté d'une lyre entourée d'une branche d'olivier avec fruits. Le poète et le marchand d'olives sont ainsi symbolisés.

Le poète Souly, qui excellait à faire les dessins à la plume, adressait assez volontiers à ses amis des cartes de visite illustrées. Je dois ajouter, toutefois, que ces illustrations n'étaient pas toujours de celles qu'on peut montrer à des jeunes filles. Souly, la plume du dessinateur à la main, était porté aux gau-loiseries.

Veillez remarquer que la poste a tout fait pour faciliter la circulation des cartes de visite et, par conséquent en développer l'usage : Les gens économes peuvent, en les mettant sous bande, les affranchir pour un centime, et pour ce prix une carte va jusqu'en Chine; mais « quand on se respecte », la carte doit être mise sous enveloppe avec un timbre de cinq centimes. Ce n'est pas cher, à coup sûr, mais c'est le cas de dire que les petits ruisseaux font les grandes rivières : Comme c'est par milliards que s'échangent les cartes, à l'occasion du premier de l'an, cela constitue, en somme, un impôt assez considérable prélevé sur un usage qui peut paraître ridicule par son abus, mais qui, en somme, comme disent les bonnes femmes, ne fait de mal à personne.

Toutes les critiques du monde n'y changeront rien, et la preuve en est que chaque année le nombre des cartes de visite va en augmentant.

Je termine par une anecdote de circonstance.

M. B..., au moment de sortir la veille du premier de l'an, appelle son domestique :

— Joseph, voici une liste de personnes chez lesquelles vous allez porter ma carte. C'est compris n'est-ce pas ?

Parfaitement.

A son retour à la maison, M. B... retrouva intacte sur son bureau son paquet de cartes de visite.

Il sonne Joseph.

— Pourquoi n'avez-vous pas fait ce que je vous ai dit ?

— Mais, Monsieur, je l'ai fait ponctuellement.

— Vous avez distribué mes cartes ?

— Parfaitement, et la preuve, c'est que de toutes les cartes remises chez les personnes portées sur la liste, il ne m'est resté que l'as de carreau que voilà.

Joseph, qui n'avait pas encore l'usage du service et qui appartenait à la famille du célèbre Calino avait, on le comprend, au lieu de cartes de visite, distribué des cartes à jouer.

LUCIEN.

## SUBTILES CHRONIQUES

### ART LIBRE

Etes-vous partisan du théâtre de M. Antoine ? Vous plaisez-vous aux chansons de Xanroff, de Mac-Nab et d'Aristide Bruant ? Tenez-vous Yvette Guilbert pour une grande artiste et êtes-vous prêt à vous incliner devant Catulle-Mendès et Jean Jullien ?

Telles sont les questions qu'en ce moment tout le monde se pose ! du reste, elles méritent d'être étudiées sérieusement et c'est sérieusement aussi que nous les traiterons au cours de cette chronique.

Il n'y a pas à en douter : l'art subit une évolution caractéristique et décisive : le temps n'est pas certes bien éloigné, où une génération blasée se contentait des productions d'un Emile Augier ou d'un Banville, savourait les périodes caressantes d'un Théophile Gautier, se plaisait à répéter les refrains de Pierre Dupont, et s'arrêtait avec complaisance devant les envolées radieuses d'un Paul Delacroix ou d'un Antonin Mercié. Cela a duré quelques années, puis un souffle étrange nous entraîna vers le bizarre et vers le caprice; très froidement nous avons écouté des comédies qui vous font monter le rouge au visage, nous avons essayé de comprendre Paul Verlaine et Stéphane Mallarmé; nous nous sommes courbés sur les romans de Maurice Barrès et de Guy de Maupassant; nos artistes préférés ont été Jean Béraud et Georges Rochegrosse; en ce temps-là s'ouvrit en même temps un cabaret charmant, « le Chat-Noir » : on y chantait des chansons très drôles. Plus tard une divette fort séduisante s'empara de ce répertoire ! on l'appelait Yvette Guilbert, il paraît qu'elle était inouïe. Et lorsqu'on parlait d'Hugo et de Lamartine, c'était pour ridiculiser leurs pages les plus immortelles.

J'ai l'air de raconter une histoire ! et, cette histoire est celle de notre époque, histoire cruelle mais véridique s'il en fut.

Ne riez pas et ne poussez rien au noir surtout ! ne faites point retentir de cris d'alarme et ne prenez pas une attitude grave et méditative, vous n'y ferez rien et ce n'est point sans une certaine inquiétude que je vois M. le garde des sceaux essayer d'enrayer ce mouvement déplorable à coup sûr, mais insurmontable sans contredit.

Evidemment la littérature pornographique et l'art obscène sont les fléaux les plus intenses de notre époque, mais ne réfléchiront-ils pas notre vie intime et morale. Sommes-nous vraiment si sains que cela de corps et d'esprit ? Ne renversons-nous pas toutes les notions conçues sur les idées du devoir et de la décence et sommes-nous réellement des intelligences intactes et impolluées ?

Malheureusement non ! nous nous complaisons dans le vice et nous nous en faisons gloire ! nous nous tout ce qui est sain et respectable ! nous voulons des sensations dans la passion inassouvissables et nouvelles ! rien d'étonnant donc à ce que le théâtre, la poésie, le journal et le roman se fassent l'écho de ces désirs indignes et détraqués.

Un Théâtre libre, mais c'est parfait ! pourquoi n'y représente-t-on que des ordures ? Un Art libre, c'est mieux : pourtant, pourquoi méprise-t-il le dessin, foule-t-il aux pieds la couleur, et n'a-t-il souci ni de l'harmonie ni de la science de la composition. Pour être obscène, il ne suffit pas toujours d'être bête... il faut quelque chose de plus.

Veillez bien remarquer qu'il y a des hommes de valeur dans l'Ecole libre, mais ils ne se révèlent pas. Catulle Mendès est quelquefois cité : il énerve. Armand Sylvestre est commenté : il dégoûte. Jean Reibrach est discuté à peine, car il endort.

Le mieux pour nous autres, artistes inébranlables dans nos convictions sacrées, est de laisser passer cet orage tout de surface et d'impétuosité et qui a ses racines dans les habitudes sociales d'une époque gangrénée. N'évoquons point les scènes licencieuses de la

Rome de la décadence ! ce serait autre : mais, de grâce, soyons patients et résignés, gardons bien notre rêve et cultivons-le avec amour. Cette aberration du goût public n'est que passagère et dut-elle encore persister cinquante ans, le siècle prochain pourrait très bien brûler le supplément du *Gil Blas*, s'éprendre de nouveau des historiettes de Georges Sand, et se sentir enlevé aux accents vigoureux des beaux poèmes de Victor de Laprade.

Georges de MYRTE.



### GRAND-THÉÂTRE

Le conseil municipal a tranché la question de nos théâtres. Il a décidé que — comme autrefois — les deux théâtres municipaux, Célestins et Grand-Théâtre, seraient réunis sous la même direction.

Nous n'avons aucune objection à faire à cette solution. Tout dépendra du directeur nommé pour démontrer qu'elle est la meilleure.

Le chiffre de la subvention qui était de 250 mille francs a été réduit à 200 mille; mais comme d'autre part le directeur n'aura plus à payer les 20 mille francs de loyer des Célestins, la subvention reste en réalité la même qu'autrefois.

En outre, une somme de 30 mille francs sera allouée au directeur pour monter des œuvres nouvelles.

On n'a fait subir qu'une modification au cahier des charges, mais elle a son importance; l'exploitation du Grand-Théâtre est fixée à huit mois, celle des Célestins à neuf mois.

Ainsi, pendant trois mois, notre ville sera sans aucun théâtre. N'est-ce pas profondément regrettable ?

Le théâtre constitue le luxe d'une grande ville, il est le grand attrait offert aux étrangers, et le seul attrait qui puisse leur faire prolonger leur séjour. Sans doute les recettes sont médiocres pendant l'été, et on ne réalise pas de bénéfices, mais dut-il en résulter quelques pertes il faudrait les supporter car, je le répète, les théâtres constituent le luxe des grandes villes.

Est-ce que à Paris les théâtres subventionnés, l'Opéra et les Français, ferment leurs portes pendant l'été ?

Il est probable que les troupes de tournée — contre lesquelles, dans l'intérêt de nos théâtres — nous avons si souvent protesté, exploiteront cette situation en venant donner des représentations au Théâtre Bellecour si celui des Célestins leur ferme ses portes. En vérité, on fait la part trop belle à ces troupes de tournée qui accaparent les pièces nouvelles, pour qu'elles n'en profitent pas largement.

Peu de choses à dire cette semaine des représentations données au Grand-Théâtre, qui avec M. et Mme Lureau-Escalais a fait de brillantes recettes. Le *Lohengrin* — je l'avais prévu — continue à tenir l'affiche. On annonce à chaque instant la dernière représentation, mais devant la foule qui se presse au bureau, il faut toujours en ajouter quelques autres.

## THÉÂTRE DES CÉLESTINS

En attendant la première de *l'Auberge des Mariniers*, grand drame sur lequel la direction compte beaucoup, car son succès est considérable à Paris, les Célestins ont donné cette semaine *Monsieur l'Abbé* vaudeville de Meilhac. Cette pièce a le grand tort d'avoir été écrite spécialement pour M<sup>lle</sup> Chaumont, qui s'y est produite dans l'emploi nouveau pour elle de mère noble. M<sup>me</sup> Billon a joué son rôle simplement, naturellement : elle ne pouvait pas faire autre chose.

*Monsieur l'Abbé* est un peu vide d'intrigue, mais les détails en sont bien nouveaux, et on y reconnaît le cachet de Meilhac, qui a un esprit portant sa marque de fabrique.

## THÉÂTRE BELLECOUR

Nous avons dit le grand succès obtenu au théâtre Bellecour par *Surcouf* : ce succès s'est confirmé aux représentations qui ont été données depuis la première.

M. Verdellet a eu l'habileté de choisir pour la période des fêtes du premier de l'an une pièce à laquelle on pouvait sans danger conduire les enfants.

Après *Surcouf*, le théâtre Bellecour reviendra à l'opérette, qui lui a si brillamment réussi. Les représentations du *Petit Duc* qui n'a pas été représenté depuis longtemps à Lyon se poursuivent activement.

X...

MAIRIE DE LYON

## THÉÂTRES MUNICIPAUX

## AVIS

La Direction des théâtres municipaux de Lyon (Grand-Théâtre et Célestins réunis), sera vacante à partir du 1<sup>er</sup> septembre 1892.

La nouvelle exploitation aura une durée de quatre années, avec une subvention annuelle de 230,000 fr.

Les candidats à la Direction devront adresser leur demande au Maire de Lyon, avant le 25 janvier courant, dernier délai.

Le cautionnement est fixé à 100,000 fr. Il devra être déposé dans la Caisse municipale le 31 janvier au plus tard. En cas d'empêchement, les candidats devront justifier de la possibilité d'effectuer ce versement à première réquisition, au moyen d'un certificat émanant d'une maison de banque sérieuse de Lyon, certificat constatant que cette maison de banque possède les fonds nécessaires pour constituer le cautionnement.

Le cahier des charges sera adressé aux candidats qui en feront la demande.

Lyon, le 8 janvier 1892.

Le Maire de Lyon,  
D<sup>r</sup> GAILLETON.

## LA LÉGENDE DU PÉCHÉ ORIGINEL

Cette légende populaire est extraite du prologue d'un de ces anciens *Mystères de Noël* qui se récitait, se chantaient ou se représentaient dans les derniers siècles, à l'époque des fêtes de *la Nativité*.

I

Un jour le démon quitta  
Son mandit repaire ;  
Par la porte il s'échappa  
Où par la chaudière....  
Dans l'Éden il s'en allait  
Où Dame Ève demeurait,  
Tra la la, déri, déra....  
Porter la misère !

II

Vous êtes, ça lui dit-il,  
Bien logée, dame Ève :  
Vos arbres chargés de fruits,  
De fleurs sont en sève ;  
On ne sent point la de vents,  
Toujours règne le printemps...  
Tra la la, déri, déra...  
Ma foi ! quel beau rêve !

III

Eve qui ne connaissait  
Pas le précipice  
Et que ce serpent était  
Cousu de malice,  
Répondit : — Vous l'avez dit ;  
Il n'est pas d'hiver ici,  
Tra la la, déri, déra...  
A votre service !

IV

Adam accourt promptement,  
Le serpent s'avance :  
Il lui fait son compliment  
Et sa révérence,  
Disant : — Bonjour, vieil ami !  
Vous pouvez en Paradis...  
Tra la la, déri, déra....  
Bien faire bombance !

V

Quels beaux fruits ai-je aperçu ?  
J'en aurais envie !  
— Non, c'est le fruit défendu,  
C'est le fruit de vie....  
Dieu a dit : N'y touchez pas,  
Ou bien ce fruit vous perdra... —  
Tra la la, déri, déra...  
Sombre prophétie !

VI

Le traître lui dit : Voyons,  
C'est pourtant dommage...  
Il faut que nous en goûtions,  
En secret, courage !  
Sur l'arbre je monterai  
Et pour vous je le prendrai...  
Tra la la, déri, déra....  
C'est votre avantage !

VII

A Dame Ève il en offrit ;  
Elle était friande :  
Dans la pomme elle mordit,  
La pauvre innocente !  
En tendit au père Adam  
Qu'y planta d'abord les dents...  
Tra la la, déri, déra...  
Maudite pitance !

VIII

Quand le diable a fait son coup,  
D'abord il dédale...  
Puis Adam voit tout à coup  
La faute fatale !  
« Ma femme, d'un gros péché  
Que nous avons perpétré,  
Tra la la, déri, déra...  
L'enfer se régale !... »

IX

Ils vont se cacher tous deux,  
Honteux de paraître  
Devant le grand roi des Cieux,  
Leur Seigneur et maître !  
Ils s'entendaient appeler,  
Mais ils n'osaient se montrer...  
Tra la la, déri, déra...  
Se sentant l'air bête !...

X

Loin de demander pardon,  
D'avouer leur faute,  
Donnaient de pauvres raisons,  
S'accusaient l'un l'autre :  
« C'est ma femme », dit Adam...  
Ève dit : « C'est le Serpent...  
Tra la, la, déri, déra...  
Qu'est la seule cause ! »

XI

— « Allez-vous en labourer,  
Leur dit Dieu, sur terre ;  
Car plus vous ne méritez  
D'être en ce parterre.  
Adam, tu travailleras,  
Ève, tu l'obéiras,  
Tra la, la, déri, déra...  
Voilà ton affaire !... »

XII

Depuis lors, nous travaillons,  
Las ! toute la vie...  
Mais aussi nous attendons  
Un prochain Messie.  
Heureux ceux qui le verront,  
Plus heureux qui l'aimeront,  
Tra la, la, déri, déra...  
Ils au ont la vie !...

## MONTPELLIER

GRAND-THÉÂTRE. — Avec la nouvelle année nous allons avoir une série d'ouvrages tels que : *Patrie*, *Lohengrin*, *l'Etoile du Nord*, le *Docteur Crispin*, *Don Juan*, ces pièces seront données incessamment, ce qui nous délassera de l'ancien répertoire.

A signaler dans la semaine une bonne représentation de *Faust*. M. Monteux tient le rôle du docteur à la perfection. Très bien au 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> acte, il a été applaudi jusqu'à la chute du rideau.

M. Darnaud superbe dans *Méphisto* a continué à se faire rappeler ; le veau d'or et la sérénade lui ont valu de belles ovations.

Mlle Gabrielle (Marguerite) a finement détaillé l'air des bijoux, c'est avec une voix magnifique qu'elle a chanté « *Anges purs* », et a été très fêtée avec ses camarades, MM. Monteux et Darnaud au trio du 5<sup>e</sup> acte.

Un gracieux Siebel que nous a montré M<sup>me</sup> Dupont. Les succès de cette artiste sont toujours de plus en plus mérités.

M. Vilette (Valentin) très dramatique à la scène de la mort a eu également sa part d'applaudissements.

L'on avait besoin d'une représentation comme celle de *Faust* pour faire oublier celle du *Domino noir* qui n'a pas eu grand succès.

Est-ce la faute des artistes ou de la direction ? Pour nous les premiers ne doivent pas être mis en cause, car la pièce a été donnée peut-être trop tôt et par suite du manque de répétitions, les artistes de M. Miral ont manqué d'assurance, chose indispensable à une bonne interprétation. C'est une revanche à prendre et nous espérons que les pensionnaires de notre grand théâtre sauront la prendre et bravement.

Il faut avouer que la direction Miral a une veine insensée. Dimanche dernier l'on donnait *Carmen*. En matinée « à prix entier », et le théâtre était bondé. Le public, amateur de spectacles et bon enfant, se dirige toujours vers notre première scène et à n'importe quel prix.

Les matinées ont été données toujours par les précédents directeurs et par M. Mi al jusqu'à ce jour à prix réduit. Nous ne voyons pas pourquoi le mode en est changé.

Pour nous, le *Songe d'une nuit d'été* vaut l'œuvre de Bizet, et pourtant l'opéra d'Ambroise Thomas a été donné à prix réduit en matinée dans les derniers jours de décembre.

Pouquoi ce changement ? C'est ce qu'un grand nombre d'habités se demandent et en ceci nous ne sommes que leur écho.

Ce qui nous fait dire qu'avec la direction actuelle l'on doit s'attendre à toutes sortes de surprises.

# CHOCOLAT FRANÇON

AU LACTOPHOSPHATE DE CHAUX ET A LA KOLA

Par son rôle essentiel dans la formation des os et son action stimulante de la nutrition, le lactophosphate de chaux est le meilleur reconstituant.

Directement assimilable par les voies digestives, il n'occasionne, à l'encontre des autres préparations de phosphates, ni constipation, ni maux d'estomac.

Ces avantages, associés à ceux de la Kola, le tonique par excellence du système nerveux et du cœur, font du Chocolat Françon l'arme préférée des médecins pour combattre maladies des os, tuberculose, chloro-anémie, palpitations, essoufflement, épuisement nerveux.

Dépôt général, Pharmacie Françon, Lyon, place Bellecour, 21, et bonnes pharmacies. Prix : 3<sup>fr</sup>50 la boîte; poste, 30 c. en sus (franco par 2 boîtes).

**HYGIENE SAINTE**  
COMBAT : Rougeurs, Efficaces, Feux, Boutons, Piqures d'Insectes

**TOILETTE**  
Rend à la Peau sa fraîcheur, aux Tissus leur fermeté, à l'Organisme sa vigueur.

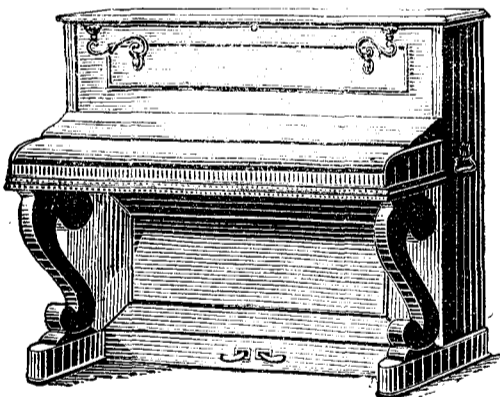
**BALSAMIDE**  
LOTION HYGIENIQUE ET ANTI-SEPTIQUE à la Résine de Benjoin et à la Gemme de 1<sup>re</sup> Saponnée

*Pour tous les soins de la Toilette*

Chez Parfumeurs, Pharmaciens et Horboristes

## Adrien Rey

17, rue de la République, à Lyon  
MAISON DE CONFIANCE, FONDÉE EN 1807



La Maison a toujours en Magasin un choix considérable de  
PIANOS DES MANUFACTURES

**Pleyel**

**Henri Herz**

**H France & Co**

**Erard**

**J. Marcus**

**Eleké, etc., etc.**

NEUFS & D'OCCASION

Meilleur marché que partout ailleurs

Envoi franco du Catalogue Illustré, donnant l'énumération de tous les Pianos d'occasion avec leurs prix véritables.

Cliché E. Sédaro

La reprise de *Patrie* a été très appréciée et l'interprétation de cette œuvre des plus satisfaisantes.

M<sup>me</sup> Peyraud-Vilette, à qui était échu le rôle difficile de Dolorès l'a chanté avec sa voix superbe et a été admirable à la scène de la dénonciation dans laquelle elle a montré de fortes qualités dramatiques.

M. Vilette (Rysoor) rend parfaitement ce personnage patriote et a soulevé d'unanimes applaudissements dans « *Pauvre martyr obscur* ». M. Berger a mis beaucoup de sentiment et a été très touchant dans sa romance « *Pardonnez leur Madame* ». M. Talazac est un beau duc d'Albe, M. Darnaud tient avec soin le rôle de Noircarmes et M. Roger a été correct dans celui de la Tremoille, M. Audra très bien dans Jonas, fort remarquables ses couplets du 1<sup>er</sup> acte. La très sympathique M<sup>me</sup> Burty a chanté Rafaëla avec beaucoup d'expression.

Le ballet des nations a été applaudi. M<sup>lle</sup> Carrière a dansé avec talent, on lui a fait recommencer la valse et notre première danseuse a été ensuite rappelée. Nos meilleurs compliments.

Cette soirée a été un grand succès pour notre compatriote Paladilhe et pour les interprètes de cette partition superbe dans laquelle le compositeur a si bien compris le charme et la terreur qui font du drame de Sardou un véritable chef d'œuvre.

GIULO.

## FLEURS D'AUTOMNE

J'ai toujours soupçonné Jean Sarrazin d'écrire pour son grand plaisir, de faire des vers pour sa joie personnelle.

De longue date il a caressé la Muse, il l'a caressée agréablement — je le présume — puisqu'elle a daigné lui sourire, et lui permet d'offrir aujourd'hui à ses amis — je veux dire : à tout le monde ! — son treizième volume : *Les Fleurs d'Automne*.

Parmi les soixante ou soixante-dix pièces que renferme ce volume, imprimé par la maison Pitrat aîné, avec un luxe qui permet à l'auteur de dire, non sans quelque fierté :

Mes vers, vous voila bien dans un superbe livre...

beaucoup ont été écrites pour des œuvres de bienfaisance.

A côté du poète — personne à Lyon ne l'ignore — il y a l'homme intime, l'homme affable dont le dévouement est assuré d'avance à toutes les infortunes et qui — à ce titre surtout — a droit à toutes les sympathies.

C'est en alexandrins qu'il apporte son obole et — dans l'escarcelle de la Charité — cette obole a l'heureux privilège de se changer en bel et bon argent.

J'en atteste ici les résultats particulièrement fructueux de *La Muse à Nyons*, *Les Mineurs et le grison*, *Le Cyclone de Saint-Claude*, *La Cavalcade de Montluel*, *La Fête des Blanchisseuses*, à Bourg :

Les victimes du froid pourront avoir du pain, Pour cela secondez, riches, vos blanchisseuses, Venez tous et donnez, manquer serait un tort : Il nous faut réchauffer les mansardes frileuses Et battre la misère avec un battoir d'or !

Oh ! ce n'est pas que les vers de Sarrazin soient d'une correction parfaite, j'en pourrais citer devant lesquels l'Académie n'hésiterait pas un seul instant à voiler ses quarante faces, mais — qu'elle s'y tienne sur la pointe ou qu'elle s'y tienne sur la tête — l'idée s'y rencontre toujours, et c'est quelque chose —

croyez-moi — d'avoir des idées bien à soi, à une époque où tant d'indigents littéraires en sont réduits à vivre sur celles des autres.

Laissons donc à l'auteur des *Fleurs d'Automne* son originalité, aussi bien la retouche serait mal venue : ce ne serait plus du Sarrazin.

Et nous l'aimons tel qu'il est, avec ses qualités et ses défauts, ce cher poète qui, le jour, marche avec confiance à la sereine escalade de l'azur, et le soir vend modestement des olives, puisqu'il est écrit — hélas ! — que l'homme ne vit pas seulement de poésie !

Pierre BATAILLE.

## 31 DÉCEMBRE

Encore un an de plus qui s'efface, et retombe Dans ce gouffre sans fond qu'on nomme le passé ! Encore un pas que fait le siècle vers sa tombe, Sur la route où déjà six mille ans ont passé !

Qui donc pousse en avant ce cortège d'années ? Qui les emporte ainsi ? Pauvres filles du Temps, Elles s'en vont soudain comme des fleurs fanées, Et mourant en hiver, ne vivent qu'un printemps.

Mais si vous les couchez dans leur cercueil immense, Vous en créez aussi de nouvelles, seigneur ; Lorsque l'une est passée, une autre recommence. L'une part aujourd'hui ; demain viendra sa sœur.

Puisse-t-elle être heureuse ! et d'abord pour la France, Qui, vers le saint progrès, guide l'humanité ; Et pour toute misère, et pour toute souffrance, Pour tous tes nourrissons, auguste Charité ;

Pour le cher enfant blond, voyageur qu'on envie ; Pour le vieillard pensif, voyageur que l'on plaint, Car l'un va vers la mort et l'autre vers la vie, Flambeau qui va briller et flambeau qui s'éteint ;

Pour la vierge au front pur, figure de Madone, Qu'on adore tout bas comme une Majesté, Car on sent qu'elle est reine et porte une couronne Faite de ces deux fleurs : innocence et beauté ;

Pour ceux qui dans leur cœur m'ont donné quelque place, Qui, de mon lourd fardeau soutenant la moitié, Veulent bien me prêter, lorsque mon âme est lasse, Bienfaiteurs, leur appui, frères, leur amitié ;

Et pour Elle, mon Dieu ! pour Elle, doux visage, Doux être féminin au sourire vainqueur, Dont j'aperçois toujours la radieuse image, Quand, le front dans mes mains, je regarde en mon cœur.

TROLLET.

## CASINO DES ARTS

Ce n'est pas seulement la presse lyonnaise qui a constaté le succès de Kam-Hill au Casino : la presse parisienne est tout aussi élogieuse. Voici, en effet, la dépêche qui a été adressée au *Matin* :

« Kam-Hill, le fin diseur qui a obtenu un si grand succès à l'Eldorado, a paru ce soir pour la première fois, sur la scène du Casino des Arts, devant une salle absolument comble. Applaudissements et rappels n'ont pas été ménagés au comique fin de siècle, qui certainement sera obligé de renouveler son engagement de trois jours devant le succès obtenu ce soir. »

Représentation de gala par toute la troupe : De Vry, Wanda, les Bengalis, Chavat et Girier. Débuts ce soir : Cernando Bertolletti, la tête de fer, et Juanita Bertolletti, la marche au plafond.

## SCALA-BOUFFES

La Scala offre à son public un grand début presque aussi fin de siècle que Kam-Hill : Suzanne Schœffer, une jeune gymnaste américaine, de la fameuse famille des célèbres Schœffer des Folies-Bergère de Paris. Constatons aussi le succès grandissant de *Nos Pioupiou*, l'amusant vaudeville militaire si bien joué par toute la troupe. Ratcée, Henrio et Richmond, en tête ; les amusants mimes anglais les Hayton's ; Odette et Vernier, Gérame, etc.

## GRAND CIRQUE CASUANI

Cours du Midi, à Perrache

Les brillants succès que remporte chaque jour cette Direction sont dus à l'installation confortable du cirque et au mérite des nombreux artistes qui composent cette troupe équestre-gymno-acrobatique.

On y remarque particulièrement l'unicycliste Gougett, la grande attraction du jour ; les émérites écuyers MM. Louis et Gaetan Casuani dans leur création des deux jockeys d'Epsom. Les frères Waresky, clowns acrobates. M. Futelais, l'incomparable dresseur de chiens. Les frères Permane, clowns excentriques, Bibb, le prodige des trois barres. MM. Charles et Paul Casuani, écuyers miniatures. M<sup>lles</sup> Berthe, Gamarra, Miniggio, sémilantes écuyères. Le désopilant Auguste.

N'oublions pas de signaler que la Direction ne recule devant aucun sacrifice pour mériter

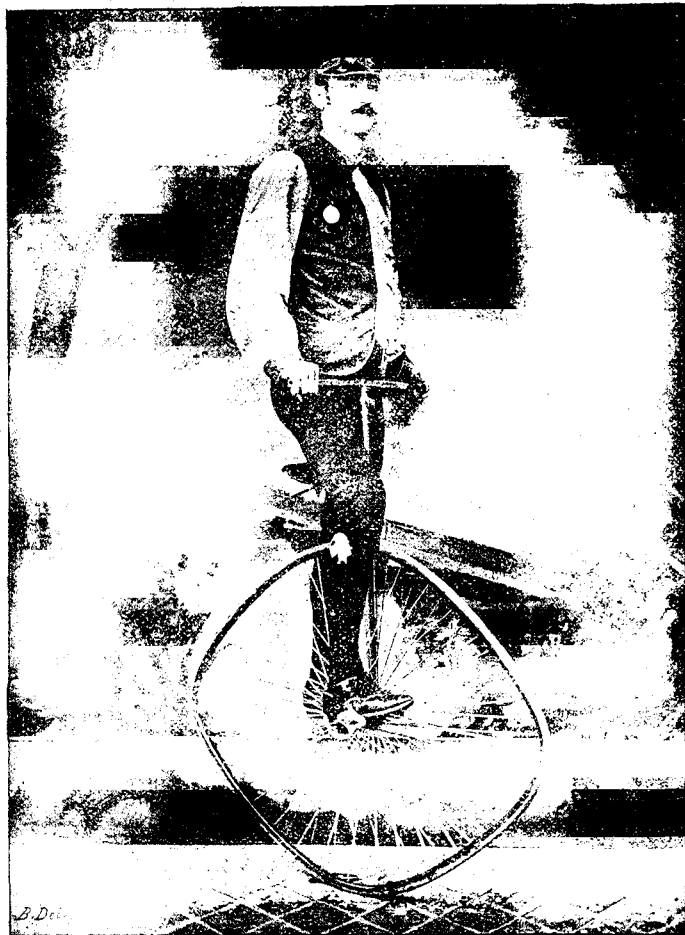
l'attention du public lyonnais et offrir des représentations variées dont le programme est toujours du meilleur goût.

Nous ne croyons pas devoir passer sous silence que l'habile et actif administrateur M. Ponsard et M. Gottfried régisseur, contribuent aussi à la prospérité de cette importante entreprise.

Ayant appris le prochain départ de M. Gougett dont l'engagement expire sous peu de jours, nous nous faisons un devoir de publier sa biographie qui démontrera que ce célèbre unicycliste est réellement une gloire nationale, que tout le monde devrait venir l'admirer et l'applaudir avant son départ qui doit avoir lieu dans le commencement de cette semaine.

Aujourd'hui dimanche, deux représentations avec la grandiose pantomime-féerie *Cendrillon*.

### Auguste GOUGETT, du Cirque Casuani



A. Gougett est né à Avignon (Vaucluse) en 1835. Fils d'un constructeur-mécanicien, il commença par exercer le métier de son père. A 17 ans seulement, en 1852, il apprit à monter en vélocé sur une machine en bois, et ce fut M. Brunet, adjudant au 1<sup>er</sup> pontonniers, qui lui donna les premières leçons. Il devint très vite fort adroit et gagna plusieurs prix d'adresse à Marseille, Toulon, etc.

Ce fut en 1884 qu'il apprit que l'on pouvait marcher en vélocé sur une seule roue ; il avait alors un bi, fabriqué par la maison Rousseau de Marseille ; un jour en descendant une côte, il heurta une forte pierre et resta 5 m. en monocycle sans tomber. Rentré chez lui, à minuit, il démonte la roue de son vélo en bois et se met incontinent à essayer d'y monter.

Les premiers débuts furent assez pénibles, mais dans l'espace de quinze jours, il arriva facilement à faire 5 ou 6 km. par séance de

monocycle. Puis, petit à petit, il devint fort adroit.

En 1885, Gougett apprit à aller en monocycle sur la corde raide sans balancier et sans enlever le caoutchouc de la roue.

Il débuta sur une corde de 35 mètres de hauteur.

En 1887, seulement, il parut pour la première fois en public, dans une séance donnée au cirque Loyal au bénéfice des victimes de l'Opéra-Comique de Paris. Il eut tout le succès de la soirée.

En 1888, il fit, à la suite d'un pari, 210 km. en monocycle, aller et retour d'Avignon à Marseille.

Ses premiers débuts en public eurent lieu à Clermont-Ferrand, le 23 septembre 1888.

Tous les Lyonnais ont admiré ce travail vraiment exceptionnel et le succès de M. Gougett au cirque Casuani est énorme.

Tous les Mardis : SOIRÉE DE GALA

## OUVERTURE

Prochainement du

## G<sup>D</sup> HOTEL DE RUSSIE

6, Rue Gasparin, 6

DÉJEUNERS, 2<sup>fr</sup>50 ; DINERS, 3<sup>fr</sup>50

Vin compris

TABLE D'HOTE

## RUMSTEAKS A LA RUSSE

Salles. — Vêrandas pour Soirées

## D<sup>R</sup> DUCHARME

3, cours de la Liberté, 3

Maladies de la peau, des vois urinaires et contagieuses. Electricité. Traitement spécial des ulcères.

Cabinet de 9 à 11 h. et de 1 h. 1/2 à 4 h.



DANS TOUS LES BUREAUX DE TABAC

Cahiers à 5 c., 10 c., 20 c.

NIL cartonné (fabrication spéciale),  
200 feuilles 10 c.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE DES SPÉCIALITÉS HYGIÉNIQUES

VÉRITABLE ALCOOL DE MENTHE

## PIPERITA

Elixir Anti-Épidémique

Souverain contre les indigestions, Crampes d'estomac, Maux de tête, Coliques, etc., etc.

## VASELINE SAUZÉ

Nouvelle Crème hygiénique

contre toutes les altérations de la peau, ne contenant ni métalloïde ni amidon et ne rancissant jamais.

LYON — PARIS

## CIRQUE RANCY

Nous enregistrons avec plaisir le succès vraiment extraordinaire de M. Fillis au cirque Rancy, chacune de ses apparitions dans la piste est saluée par une salve d'applaudissements, mais après son travail étonnant de haute école, c'est une bien autre affaire, c'est un tonnerre de bravos qui retentit dans la salle. Il ne lui est pas arrivé une seule fois de ne pas devoir revenir par trois rappels successifs saluer le public.

Nos sportmen font bien d'en profiter, car il ne leur arrive pas tous les jours d'avoir à applaudir des séances de haute école de cette valeur.

Les autres numéros nouveaux ont aussi eu un grand succès.

Les représentations du cirque présentent en ce moment un programme attrayant et soutenu.

On nous annonce comme très prochaine la réapparition de la pantomime aquatique qui eût l'année dernière un si grand succès.

## LA GRANDE SŒUR

## I

Rose avait douze ans lorsque l'autre vint au monde et que leur mère mourut; l'autre la mignonnette aux doux yeux, qu'on baptisa du joli nom de Marguerite! Elle fut sa marraine, et dans la chapelle parfumée où sa robe noire frôlait la robe blanche de la toute petite, elle promit, devant Dieu et le prêtre, d'avoir soin de l'enfant, de l'aimer, de la protéger. Et, dans le fond de son cœur, elle promit encore, la bonne créature, de toujours et en tout se sacrifier pour elle.

Le père, un homme de quarante ans dont les cheveux grisonnaient, pleurait dans un coin, tandis que Rose, toute fière de porter entre ses bras le cher poupon, écoutait d'un air ravi les paroles sacramentelles qui ouvrent à l'âme les portes du paradis.

Le père pleurait : car il pensait à la pauvre endormie qui ne se réveillerait plus, à la mère qui était morte de la vie donnée à la petite. Il pleurait! Et cependant un rayon traversa soudain son cœur devant le spectacle touchant de ses deux enfants, de ses deux fleurs : Rose et Marguerite.

Il sentit bien en voyant l'aînée penchée sur le front de sa sœur, que désormais il pouvait être tranquille : la tâche qui incombait à cette marraine de douze ans, n'était pas au-dessus de ses forces. Elle l'aimerait de toute son affection, et le lui prouverait; il le comprit, sans qu'elle lui en eût dit un mot, à la façon dont, en sortant de l'église, elle serrait contre elle ce frêle petit corps enfoui dans l'immense pelisse que ses bras pouvaient à peine embrasser.

## II

Rose tint la promesse faite à Dieu et faite au prêtre, non pas seulement parce qu'elle avait donné sa parole, mais encore parce qu'elle adorait sa filleule, sa sœur, sa fille.

La nourrice prise à demeure, et le père, et les parents, et les amis, tout le monde s'extasiait sur la bonté patiente et précoce de la grande sœur.

Elle oublia tout pour Marguerite, même sa poupée favorite que jusqu'alors elle attifait si gentiment, et qu'elle mit soigneusement de côté pour la lui léguer plus tard.

Elle eut les soins, les prévenances, les tendresses d'une maman pour l'enfant qui se développait et grandissait dans cette atmosphère d'amour comme une fleur sous le soleil. Quand elles sortaient par les jours clairs, la nounou portant le bébé, Rose marchant à côté, chacun se retournait, étonné de voir dans un visage aussi jeune des yeux aussi sérieux que les siens, lorsqu'ils s'arrêtaient sur la petite.

Plus tard, c'est elle qui lui apprit à marcher, qui guida ses premiers pas, qui ouvrit

ses bras pour la recevoir lorsqu'elle vint à elle, les jambes encore chancelantes et le regard ébloui.

Marguerite n'eût pas de plus beaux jouets que ceux donnés par sa sœur, de plus jolis vêtements que ceux qu'elle lui tailla, de plus suave affection que celle qu'elle lui consacra.

Cho-curieuse! elles ne se ressemblèrent pas. Rose était brune comme la nuit, Marguerite blonde comme une aube d'avril; l'une avait les yeux bruns, profonds et calmes, l'autre des yeux bleus illuminés; mais sous les boucles brunes de celle-là, sous l'auréole d'or de celle-ci, il eût été difficile de désirer un plus charmant visage.

Rose fit la conquête de tous les cœurs avec son sourire déjà sérieux, un peu triste, qui lui donnait un charme étrange; Marguerite captiva tout le monde avec le rire épanoui de ses lèvres, le rire perlé qui, du matin au soir, s'égrenait dans les chambres de leur maisonnette, comme les roulades d'un rossignol.

## III

Elle aimait Rose comme elle en était aimée, ne voulant jamais la quitter. Pour elle, Rose résumait toutes les joies et tous les bonheurs, et son horizon d'enfant ne fut jamais si bien éclairé que par les prunelles brunes de sa sœur. Mais aussi comme elle était bonne et indulgente cette grande sœur qui ne savait gronder que le sourire aux lèvres! Comme elle se pliait bien à tous les desirs de la petite! — Rose, je veux jouer avec toi!

Et elle jouait.

— Rose, je veux aller me promener, viens.

Et elle allait, suivant les rues étroites de la petite ville, jusqu'aux chemins ombreux de la campagne, où des milliers d'oiseaux jasaient dans les branches.

— Rose, je veux dormir!

Et nul autre qu'elle berçait la fillette sous les rideaux blancs de son petit lit.

— Je veux chanter!

Elle s'approchait du piano, et tandis que Marguerite, les bras croisés derrière le dos, et toute joyeuse des notes éclatantes, qui résonnaient soudain, essayait sa voix au hasard, sur un air ou sur un autre, Rose la regardait en riant, ravie de son contentement.

Mais il arriva que la petite tomba malade.

Le médecin appelé en toute hâte, trouva toute la maisonnette en larmes et Rose désespérée.

On devinait, on pressentait bien quel était ce mal redoutable, ce mortel ennemi qui menaçait de terrasser l'enfant.

Elle toussait d'une toux rauque qui lui déchirait la poitrine : la respiration était déjà sifflante, et le visage pâle prenait en quelques heures des teintes violacées terriblement inquiétantes.

Marguerite avait le croup.

Hélas! le bon docteur fit des efforts surhumains pour arracher à la mort cette petite créature qu'il avait reçue à son entrée dans la vie et pour laquelle il s'était, depuis six ans, pris d'une affection sans bornes.

Il tenta l'impossible et, cependant, dut s'avouer vaincu. La mort venait, venait, étouffant de plus en plus ce corps frêle.

Et Rose, qui ne quittait pas le chevet de la malade, qui la soignait, qui épiait tous les progrès du mal, et qui souffrait moralement autant que sa sœur souffrait physiquement, Rose tomba malade à son tour, atteinte du même coup.

## IV

Rien ne fit, aucun remède ne fut efficace, pas plus pour l'une que pour l'autre.

La mort toucha d'abord le cœur de Marguerite, et le cœur cessa de battre; puis, elle s'appesantit sur celui de Rose, et il devint glacé.

Les deux anges gardiens de ces deux âmes blanches prirent en même temps leur vol vers le ciel, et, quand les âmes furent loin, que les corps furent inertes, le père affolé, les fit étendre tous deux sur le même lit couvert de

fleurs, les mains enlacées, les tresses brunes frôlant les boucles blondes.

Marguerite avait six ans.

Rose en avait dix-huit.

Je ne veux pas dire le désespoir du père. Il y a des sentiments qu'on ne saurait rendre, des souffrances qu'on ne pourrait exprimer.

La maison devint triste comme un nid abandonné, et jamais plus on n'y vit personne sourire.

Si quelque jour vous alliez dans ce petit pays, dans cette ville minuscule que ne connaissent guère que les géographes et les gens qui l'habitent, dans ce coin parfumé qu'on a surnommé « la ville aux fleurs » et qui, en réalité, se nomme « Saint-Brice », vous pourriez visiter le cimetière.

Je sais bien qu'ordinairement ce n'est point le cimetière qu'on recherche dans une ville qu'on traverse. Je dois dire qu'il n'y a rien autre de curieux à Saint-Brice. Les deux églises viennent d'être restaurées, mais elles n'offrent aucune particularité, la mairie non plus; il y a bien un vieux château, mais le châtelain en défend l'entrée aux voyageurs.

C'est tout autre chose pour le cimetière. Il est placé sur une éminence d'où l'on découvre non seulement la ville, mais les environs, qui sont admirables. Je ne crois pas qu'il se trouve nulle part à Saint-Brice un plus beau point de vue.

Et puis les tombes ont un cachet particulier, un je ne sais quoi de charmant et de poétique qui émeut sans laisser passer la moindre idée sombre.

Tout en haut de ce cimetière, exposé au bon soleil, se trouve un marbre blanc entouré de jolies fleurs et surmonté d'une croix, au bas de laquelle on a sculpté et lié ensemble une rose et une marguerite...

Et je ne sais rien de plus suave que ces deux noms écrits sur ce marbre immaculé avec des pétales de fleurs.

JEAN BARANCY.

## L'ANIGOUS

Après la désastreuse affaire du Bourget, notre bataillon avait occupé la Ville-Evrard. Il faisait un froid atroce, épouvantable, telle que l'on avait dû suspendre les opérations. Dans les tranchées on avait constaté neuf cents cas de congélation. Les petits mobiles, dans leur peau de mouton, le képi enfoncé jusqu'aux yeux, maintenu par un gros cache-nez qui leur garnissait les oreilles, se groupaient autour des feux du bivouac; d'autres, plus heureux, s'entassaient dans les maisons et dormaient, pelotonnés et serrés les uns contre les autres, comme les bêtes d'un troupeau.

Le poste avait été établi dans une maison isolée, au toit creusé par les obus, entourée d'arbres et de plantations, hâchées par l'ouragan de fer qui avait passé la veille sur le village.

Une dizaine d'hommes occupaient une pièce du rez-de-chaussée qui avait dû être le salon. Avec les débris des cloisons et des parquets, un feu avait été allumé dans la cheminée.

Il pouvait être minuit. La douce chaleur de l'appartement avait endormi tous ces malheureux. On n'avait pas de lumière, mais les braises répandaient leur lueur rouge sur tous ces corps étendus à terre, en des poses bizarres. Au dehors la nuit était sombre; la neige tombait.

Soudain, dans l'ombre, une main saisit mon bras :

— As-tu entendu? demande une voix à mon oreille.

— Non. Qu'y a-t-il?

— Ecoute...

J'écoutai. Quand le ronflement des hommes s'apaisait, on entendait comme un bourdonnement mystérieux, quelque chose de rythmé, de doux, d'inexplicable...

— Qu'est-ce que c'est que ça?

— D'où ça vient-il?

Nous nous levâmes sans bruit, Legoarec et moi, et nous sortîmes. Au dehors tout était noir et silencieux. La sentinelle allait et venait, empêtrée dans la neige.

— C'est curieux, dit Legoarec, on n'entend plus rien.

Nous rentrâmes et nous primes nos places sur le dur parquet, dans la chaleur d'étable qui ouatait la pièce. Un homme, près de nous, se releva en sursaut, effrayé.

— Tiens ! c'est l'Anigous, fit Legoarec... Belle nuit de Noël, pas vrai, pays ?

C'était un bas breton, baragouinant à peine quelques mots de français et que tout le bataillon connaissait sous le sobriquet de l'Anigous.

— Noël !... Noël ?... dit-il sur deux tons différents, les yeux fixés sur les tisons rouges qui croulaient dans l'âtre.

Et il demeura ainsi, immobile, regardant quelque chose dans le vide, le cerveau hanté d'un souvenir, revoyant sans doute les vieux, là-bas, au coin du feu, dans la petite chaumière bretonne, et tout au bord du foyer, ses petits sabots de gamin, dans lesquels le Jésus glisserait tout à l'heure un gros morceau de galette au beurre, avec des sucreries et une pièce de monnaie, tandis qu'il dormirait de son doux sommeil d'enfant, au fond de sa chapelle blanche...

Oh ! les bons et chers souvenirs d'autrefois ! L'église étincelante de lumière, les vitraux gothiques flamboyant dans la nuit ; les voix des femmes montant dans un cantique :

*Jubilate Deo, omnis terra...*

Et le petit breton se renversa sur son sac, les mains jointes, continuant à mi-voix le psaume dont le souvenir lui revenait, tandis qu'au dehors, contre le mur, on entendait la sentinelle secouer la neige de ses bottes.

A ce moment la porte fut poussée violemment et la voix d'un gradé appela :

— Legoarec !... Martin !... l'Anigous !... en patrouille !..

Nous n'avions pas été les seuls à entendre le bruit mystérieux qui nous avait frappés. Était-ce un mouvement de troupes ? Des régiments qui passaient au loin ?... On voulait en avoir le cœur net.

Nous primes nos fusils et nos sacs et nous nous glissâmes au dehors, à dix pas l'un de l'autre en file indienne.

Oh ! l'affreuse nuit... Ces ténèbres et cette neige, ce noir et ce blanc donnaient à l'âme une impression de deuil, inquiétante et douloureuse. Des masses sombres se dressaient brusquement, émergeant de l'ombre plus épaisse : des pans de murs crevés, aux formes fantastiques, se montraient à côté d'arbres tordus sur les fossés éventrés.

Notre ronde dura plus d'une heure. Nous étions gelés quand nous nous rapprochâmes des premières maisons de Ville-Evrard.

Nous n'avions rien découvert, rien vu, rien entendu...

A droite, assez loin, un feu brillait. Nous apprîmes plus tard que le général d'artillerie Blaise s'y chauffait avec quelques officiers.

Brusquement, comme nous venions de passer devant une maison qui paraissait abandonnée, Legoarec qui marchait devant moi s'arrêta et me fit un signe.

Au même instant une lueur s'alluma au ras du sol ; une balle passa entre nous avec un roulement de grosse mouche... puis une autre... une autre encore... et j'entendis un cri derrière moi...

L'Anigous venait de rouler sur le sol avec une balle dans le ventre. Je courus à lui.

— Où est-tu blessé ?...

Il prit ma main et la glissa sous sa vareuse ; je la retirai gluante et chaude.

— Peux-tu marcher ?... Viens jusqu'au poste...

Il fit un mouvement pour se soulever et tomba :

— *N'innket, da !* (Non, je n'irai pas) dit-il de sa voix de fille.

A ce moment la pluie de balles redoubla ; elles cassaient les branches autour de nous et labouraient la neige.

— Voyons, fais un effort pour marcher !... Dans cette neige je ne puis te porter...

Il secoua tristement la tête.

J'essayais de le mettre debout : il me glissa dans les bras. Mon fusil m'embarrassait : Je sentais que je me perdais pour cet homme, que je ne pourrais pas... que nous allions y rester tous les deux... Je fus cruel et lâche...

— Alors, dis-je, honteux de ce que j'allais faire... alors... adieu ?...

Il me regarda, de ses gros yeux qui imploreraient pitié, puis comprenant que je l'abandonnais tout à fait, que j'allais fuir, il détourna la tête et dit doucement :

*Ia, ia... quénavo...*

Sur un nouvel appel de Legoarec je m'éloignai en courant, le cœur épouvantablement serré, abandonnant le petit breton comme un chien dont on ne veut plus et qu'on laisse crever dans un fossé.

Derrière nous de grandes ombres gambadantes, semblant surgir de terre, accouraient. Et bientôt aux premiers coups de feu isolés d'autres vinrent se joindre ; et ces coups de feu portaient tous au ras de terre.

C'est qu'en effet l'incurie des chefs avait fait négliger une mesure que la plus vulgaire prudence devait prescrire. On avait omis de faire fouiller les maisons que nous occupions ; les Saxons avaient été absolument oubliés dans les caves de Ville-Evrard et faisaient feu par les soupentaux.

L'événement fut inattendu et tragique. Autour du feu où se réchauffaient le général Blaise et ses officiers, en devisant des événements de la veille et des probabilités de l'avenir, une pluie de plomb s'abat et fauche. On court aux armes. Une seconde décharge, dirigée par des mains invisibles, fait de nouvelles victimes. Les officiers tombent et, parmi eux, le général, tué sur le coup et presque à bout portant.

Dès que la première émotion, causée par la surprise, fut passée, on cerna les caves et la plupart des Saxons y furent massacrés. Ce fut une boucherie.

Depuis, quand vient Noël, je ne puis réprimer l'émotion poignante, le serrement atroce qui m'étreint au cœur, au souvenir de cette nuit lugubre.

Et, si, demeuré seul, je fixe les braises sanglantes qui s'échafaudent en cathédrales, ou se disloquent en des écroulements d'ors rouges, d'où jaillit un bouquet d'étincelles, mon esprit se reporte à ce lâche abandon du petit moblot, laissé le ventre ouvert dans les bois glacés de Ville-Evrard. Je me le figure toujours, suivant dans la nuit noire notre fuite cruelle, écoutant diminuer le bruit de nos pas et, fermant les yeux pour trouver dans l'éblouissement d'un rêve les joies flamboyantes des Noël de jadis, s'endormant du grand sommeil, martyr ignoré, sous les flocons de neige qui peu à peu l'ensevelissent et le recouvrent...

*Jubilate Deo, omnis terra...*

Un mot, une plainte, un souffle, puis rien... un pli imperceptible dans la plaine de neige : l'Anigous repose dans sa chapelle blanche.

Georges GUILLAUMOT.

## REVUE FINANCIÈRE HEBDOMADAIRE

Le marché a été un peu plus calme et la tenue des cours s'est légèrement ressentie de cet arrêt momentané, croyons-nous, dans les transactions.

Le 3 0/0 a reculé de 7<sup>c</sup> à 95.30 ; le nouveau de 10<sup>c</sup> à 95.45 ; l'amortissable clôture à 96.20 et le 4 1/2 à 105.62.

Sur nos Sociétés de crédit, les différences d'une clôture à l'autre sont insignifiantes et ne portent en général que sur 1 fr. 25. Le Crédit Foncier à 1246.25 et la Banque de Paris à

712.50 ont baissé de 1 fr. 25 ; le Crédit Lyonnais finit à 803.75 ; la Banque d'Escompte à 397.50 et la Société Générale à 475 fr.

Le Suez à 2,422.50 a baissé de 10 fr.

Parmi les fonds étrangers, l'Italien reste ferme à 92.52 ; le Turc a baissé de 10 fr. à 18.67 ; l'Extérieur perd plus d'un fond à 63 13/16 ; le Portugais passe de 33 1/4 à 32 13/16 ; le 3 0/0 Russe nouveau n'a pas varié à 76 15/16.

Au comptant, les actions Immeubles de France sont en reprise notable à 470 fr. ; les obligations sont recherchées à 379 fr.

Les actions de la Société française des Voies ferrées économiques sont demandées à 522 et 525.

En Banque, les Allumettes Ottomanes ont un bon courant d'affaires à 130 et 140 fr.. on sait que ces titres reçoivent un intérêt de 6 0/0, soit 7 fr. 50, plus un dividende évalué pour le 1<sup>er</sup> exercice à 12 fr. 50, soit un revenu total de 20 fr., représentant 16 0/0 du capital nominal.

## LE MONDE ILLUSTRÉ

QUAI VOLTAIRE, 13, PARIS

Sommaire du dernier numéro.

GRAVURES. — Armée : Mobilisation du Service de santé. — Marine : Le nouveau cuirassé *Le Neptune* ; Chargement d'un canon, à bord d'un cuirassé. — Voyages : Exploration en Asie antérieure. — Afrique : Au Gabon et au Congo ; vues et types. — Portraits : M<sup>lle</sup> Augustine Darcelle, du Théâtre de la Monnaie. — Beaux-Arts : *La fête de Carlina*, tableau de M. Hirsch. — Nécrologie : M. Bailly ; M. le docteur Richet.

TEXTE. — Chroniques : *Courrier de Paris*, par Pierre Véron ; *A travers la Science*, par Emile Gauthier. — Variété : *Le Tombeau des Rois Mages*, par G. Lenôtre ; *Théâtres*, par H. Lemaire ; *Chronique musicale*, par A. Boissard. — Voyages : *En Asie antérieure*, par Georges Pissou.

Explication des gravures, Bibliographie, Echees, Rébus, Récréations, etc.

En supplément : *le vertige de l'Inconnu*, roman, par Gustave Toudouze, illustrations en couleur, par Marold.

Tout nouvel abonné a droit au commencement de ce roman.

Le numéro : 50 centimes

## LA REVUE DU SIÈCLE

Directeur CAMILLE ROY.

Sommaire.

Alexandre Tisseur : Ch. Flandrin. — La Madone de Neige (conte de Noël) : Henri de Bosanquet. — Le Musée historique des Tissus : F. Royet. — *Les Trente années de Service du Capitaine Legrot*. — Les truites de la Bourne : Aimé Vingtrinier. — Deux livres : *A la mémoire de Josephin Soulayr*. — *Floreal*, par Armand Silvestre, illustré par Georges Cain : Camille Roy. — Aux environs de Lyon, par Monsieur Josse.

Poésies. — Pour un éventail : André Theuriot. — Le Retour : B. Boy. — La Survenante : Edmond Thiaudière. — La Chanson de l'Épée : Henri Corbel. — Rêves : Olympio.

La chanson française. — Contradictions : Achille Millien.

Livres et Revues. — *Les Idées morales du Temps présent*, par Edouard Rodi : Jean Appleton. — *Les Chansons du Village*, par Charles Grandmougin : Ernest Figurey.

Tablettes du mois.

Tables pour l'année 1891.

Planches. — Portrait de M. Alexandre Tisseur, d'après un dessin au crayon de M. Jules Maurel, de Lyon. — *La Huche*, dessin de M. N. Sicard, peintre lyonnais ; Photogravures de MM. A. Lumière et ses fils.

ABONNEMENTS

France 15<sup>c</sup>. — Étranger, 17<sup>c</sup> 50. — Le N<sup>o</sup> : 1<sup>er</sup> 50. En vente chez les principaux libraires de Lyon.

Le Propriétaire-Gérant, V. FOURNIER.

## Photographie CAVAROC

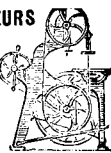
6, rue Victor-Hugo, 6  
PRÈS BELLECOUR

• PRIX •

6 Cartes ordinaires .....	2'75
12 Cartes ordinaires .....	5'00
6 Cartes émaillées ou satinées ..	5'00
12 Cartes émaillées ou satinées	8'00

### OUTILLAGE POUR AMATEURS et INDUSTRIELS

Fournitures pour le Découpage  
FABRIQUE de TOURS et SCIÉS-MÉCANIQUES  
OUTILS DE TOUTES SORTES - 3000 D'OUTILS  
TIERSOT, 21<sup>e</sup>, rue des Gravilliers, 16, Paris  
HORS CONCOURS 1890  
Le Tarif-Album (250 pages, 600 grav.) franco contre 0'65



## DÉPURATIF AMÉRICAIN

du D<sup>r</sup> Mauritz BROWN

Employé avec succès contre Rhumatismes, Maladies de la peau (Eczémas, Boutons, Rougeurs, etc.), suite de maladies contagieuses et toutes celles causées par un vice quelconque du sang.

Il est agréable au goût, ne fatigue jamais l'estomac et se prend en toutes saisons.

Dépôt pour Lyon : Pharmacie CHILDEBERT, rue Childebert, 17.

## VERMOREL

Constructeur à VILLEFRANCHE (Rhône)

DÉFENSE CONTRE LE

## PHYLLOXÉRA

PALS INJECTEURS

PERFECTIONNÉS

Sulfure de Carbonne - Charrues-Vignerones  
Pompes à Vin - Alambics

DEMANDER LES TARIFS

VENTE ET EXPÉDITIONS

DE TOUTES LES

## Eaux Minérales Naturelles

FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES

Entrepôt général : E. MAUGUIN

5, place des Célestins, 5

ANGLE DE LA RUE DES ARCHERS

LYON

Concessionnaire des eaux d'ÉVIAN-LES-BAINS  
(Source CACHAT), en bonbonnes de 10 et 25 litres.

## AVIS AUX DAMES

Broderies à la main pour Trousseaux, Linge de Table, etc. — Travail à façon très soigné. — Prix modérés.

M<sup>lle</sup> BOUYGOU

Rue Confort, 14, au 3<sup>me</sup>

Eviter les contrefaçons

## CHOCOLAT MENIER

Exiger le véritable nom

GRAND HOTEL

DE

## BELLECOUR

20, Place Bellecour, 20

ÉTABLISSEMENT DE 1<sup>er</sup> ORDRE

Pour dîners de Noce et repas de Corps.

M<sup>me</sup> VICTORIA

Sonnambule, rue de Pentièvre, 11, angle pl. Perrache. Reçoit de 9 à 11 h. et de 2 à 5 h.

# A la Grande Maison

DE PARIS

SUCCESSALE DE LYON

Exposition universelle 1889

MÉDAILLE D'OR

La plus haute récompense.

4, PLACE DES JACOBINS, 4

(Entrée unique sous la Véranda)

Exposition universelle 1889

MÉDAILLE D'OR

La plus haute récompense.

## HABILLEMENTS, CHAPELLERIE, LINGERIE

Bonneterie pour Hommes, Jeunes Gens et Enfants

## VÊTEMENTS SUR MESURE

Demandez dans tous les Cafés

ET PRINCIPAUX

ÉTABLISSEMENTS

**MOKAOWA**  
Liqueur  
DIGESTIVE  
Dépôt Général :  
LYON, 38, rue de Séze, 38, LYON

CONTRE

## Convulsions et Vers

de votre enfant donnez le vermifuge à la marque **ÉLÉPHANT**, 3 paquets 30 cent., chaque mois c'est la dose. Il est très efficace le **Vermifuge Rose**.

Pharmacie PRIVAT, à Lodève.  
A LYON : rue Lanterne, 32, et place Bellecour, 21.

M<sup>me</sup> CHATELUX sage-femme  
1<sup>re</sup> cl., reçoit  
des pensionnaires, q. Archevêché, 5, Lyon.

Elixir, Pâte et Poudre

## DENTIFRICES

Eugène BONNARIC

EN VENTE : chez tous les Coiffeurs-Parfumeurs.